

de les trouver surtout valables pour *Pelléas, les Nocturnes* et *la Mer*. Je m'inquiète même un peu de la minutie amusée de *Children's Corner* : il ne faudrait pas que le souci d'être exact amenât Debussy à préférer les petits sujets qu'on peut cerner d'un trait plus élémentaire. La passion d'exprimer n'est belle que s'il lui faut vaincre de grandes résistances. — Mais Debussy est trop averti, il sait trop bien ce qu'il fait pour que nous puissions garder le droit d'une méfiance, et refuser de souscrire aux espérances magnifiques que son biographe nous conseille.

J. R.



LE CŒUR DU MOULIN par M. Déodat de Séverac (Opéra-Comique).

Sous ce titre M. Maurice Magre a tenté d'écrire un drame de la nature, et n'y est point parvenu. M. Déodat de Séverac ne s'est pas laissé rebuter par les artifices du poète et ses froides allégories : il a pris sa place et chanté la terre natale, qu'il aime d'un si profond amour. Ainsi, sur la scène de l'Opéra-Comique, a paru une musique vraiment rustique, non pas une de ces lourdes paysanneries qui sont des caricatures, mais la confidence même des sources, des bois et des collines, telle qu'elle est accordée à ceux qui savent contempler. C'est un pays méridional, plus rude que la Provence, plus rêveur aussi, et dont la joie ensoleillée garde au fond d'elle-même une tristesse ou un regret. Déjà des recueils pour le piano, le *Chant de la Terre* et *En Languedoc*, nous en avaient révélé la grâce émue, mais ici, écrivant pour l'orchestre, l'auteur a dû adopter une manière plus serrée ; il s'est corrigé d'une nonchalance qui était jusqu'ici son défaut. Les idées sont nettes et significatives ; le seul reproche qu'on leur puisse faire, c'est d'être trop pressées : elles sont toujours plusieurs qui se montrent à la fois, et l'on ne sait à laquelle entendre. Il faut dire aussi que l'ouvrage remonte à cinq ans déjà : il porte donc des marques de jeunesse dont l'auteur s'est peut-

être débarrassé, depuis. C'est de quoi nous aurons bientôt la preuve, il faut espérer : M. Déodat de Séverac a beaucoup de musique encore à nous donner.

L. L.



LA RHAPSODIE ESPAGNOLE DE RAVEL AUX CONCERTS-COLONNE.

Il y a une torpeur dans toute danse espagnole ; c'est l'union de la fureur et du sommeil ; les danseurs semblent toujours en train de se réveiller par leurs cris ; ils frappent du pied, ils arrondissent les bras, ils se cambrent, ils se jettent des invectives pour s'encourager : mais leur tourbillon reste inerte ; tout départ s'achève en piétinement ; l'appel s'entrave dans la gorge ; les visages n'arrivent pas à s'arracher ce sérieux. — Je retrouve dans Ravel, admirablement évoquée, cette agitation dans l'engourdissement. Tout n'est que préludes, ritournelles préparatoires, exordes emphatiques ; les chanteurs se disposent à se montrer incomparables ; mais il fait trop chaud cette nuit ; les cordes de la guitare éclatent. — Dans la Habanera les pas et les gestes entreprennent d'être inépuisables ; mais bientôt, délicieusement, ils renoncent à s'inventer davantage et tournent, tournent, tout désorganisés de langueur. — Enfin la Feria (Foire) ne se compose que de brefs assauts, de tentatives furieuses mais vite consommées, de bondissements esquissés, de fanfares qui surgissent, puis s'arrêtent ; sans cesse la mélodie se perd dans la lourdeur qui plane, s'efface dans une chaude brume sonore faite de la confusion de tous les cris ébauchés et interrompus. — Il faut comprendre que la vertu expressive de cette musique est dans son indistinction même, dans le trouble flottement de son harmonie, dans sa suspension perpétuelle, dans sa façon d'être une atmosphère où tout s'évapore.

Cependant il me semble qu'à peindre ces confusions Ravel ne réussisse si bien que parce qu'il y utilise un défaut. Reconnaissons-lui l'indépendance qu'il revendique à l'égard de